

Ingmar Granstedt

**Colloque Etty Hillesum
Collège des Bernardins, 29 novembre 2014**

En préambule. je dirai ceci, et vous comprendrez vite pourquoi. Aujourd'hui, en 2014, nous sommes à une époque où la rationalité nous a envahis. Je dis bien la *rationalité* et pas la *raison*, qui est bien plus large. La rationalité domine la pensée, elle fait la techno-science et ses créations, elle dicte l'organisation du travail et des entreprises, elle s'étend encore avec le numérique, et surtout, elle culmine dans le capitalisme de finance, qui domine et réduit tout à des chiffres et des ratios. Autrement dit, le primat de la rationalité structure maintenant de manière déterminante l'essentiel des relations entre les êtres humains, et cela à l'échelle des peuples à travers l'espace mondial. De ce fait, nous sommes de moins en moins sollicités dans notre *sensibilité*, notre jugement moral, éthique, notre *conscience*. Si la rationalité suffit, le reste est inutile et n'a pas à intervenir dans les actes et les décisions. La sensibilité, le jugement de la conscience, deviennent « hors sujet ». Cela explique en grande partie, me semble-t-il, cet étrange climat culturel qui s'est installé un peu partout et que je caractériserais comme « indifférence de masse au sort d'autrui ».

Lire Etty Hillesum est, dans ces circonstances des plus préoccupantes, une voie royale pour se prémunir contre cette indifférence de masse et recouvrer les droits de la sensibilité, de la conscience de soi et du monde, de la conscience vivante. Pour donner quelques indications en ce sens, je voudrais évoquer avec vous trois aspects, parmi tant d'autres, des Ecrits d'Etty Hillesum : son réalisme lucide, sa vive attention à tout, et enfin un peu du « point de vue de Dieu ».

1 - Le réalisme lucide

Le 29 juin 1942, Etty Hillesum note dans son journal que la radio anglaise a révélé que 700 000 Juifs avaient été tués depuis le mois d'avril « en Allemagne et dans les territoires occupés ». Elle assimile aussitôt l'information. Bien sûr, elle y était préparée par sa vive sensibilité qui depuis longtemps déjà enregistrait les événements et les interdictions successives visant à isoler les Juifs du reste de la population. Une lecture attentive de son Journal permet de le voir, même lorsqu'il est surtout centré sur l'approfondissement de sa relation avec Julius Spier et du mystère lumineux de leur relation. Quatre jours plus tard, le 3 juillet 42, elle a totalement fait place dans sa conscience à cette vérité terrible : « Quand on a une certitude nouvelle dans sa vie il faut lui donner un abri, lui trouver une place : ce qui est en jeu, c'est notre perte et notre extermination, aucune illusion à se faire là-dessus. On veut notre extermination totale, il faut accepter cette vérité, et cela ira déjà mieux ». Elle poursuit quelques lignes après : « Cette certitude nouvelle, je l'accepte. Je le sais maintenant. Je n'imposerai pas aux autres mes angoisses et je me garderai de toute rancœur s'ils ne comprennent pas ce qui nous arrive à nous, les juifs » (p. 643-644)'.

Notez les termes réalistes de cette prise de conscience: ils sont secs, précis, sans pathos. Une prise de conscience cristalline où se condense tout à coup, avec une exactitude saisissante, en quelques mots, l'objectif effroyable du nazisme.

Au cours des jours suivants, en juillet 42, elle évalue, toujours en des termes aussi réalistes, cet objectif effroyable par rapport à tant d'autres dans l'Histoire de l'humanité. Elle a en effet un très fort sens historique. Elle se plaint d'ailleurs que beaucoup de gens autour d'elle en aient si peu.

« Je devrais brandir ce frêle stylo comme un marteau et les mots devraient être autant de coups de maillet pour parler de notre destinée et pour raconter un épisode de l'histoire comme il n'y en a encore jamais eu. Pas sous cette forme totalitaire, organisée à l'échelle des masses, englobant toute l'Europe » (p. 673). Le jamais vu encore est clairement nommé.

Pour exprimer comment elle situe cela dans le temps long de l'Histoire, Etty a recours alors à des métaphores, des images où le temps devient espace, un espace immense qu'elle saisit du regard comme si elle était perchée très haut : u j'ai parfois l'impression de me tenir sur les créneaux du palais de l'Histoire et d'embrasser de vastes étendues » dit-elle, ou encore : « J'ai souvent l'impression de pouvoir embrasser du regard toute notre époque, comme une phase de l'Histoire dont je discernerais les tenants et aboutissants et que je saurais "*insérer à sa place*" dans le grand tout » (p. 683 et 693). Le grand tout, c'est l'humanité au cours des siècles et des millénaires, avec en particulier toutes ses souffrances aux formes et aux causes si diverses, qu'elle évoque plus loin dans son Journal. Les images spatiales sont très fréquentes chez Etty, y compris pour exprimer le temps, la durée, la persévérance : par exemple, son désir de Spier qui ne cesse de croître et qui attend patiemment le moment de son accomplissement doit être, dit-elle, « comme un navire lent et majestueux glissant sur des océans sans fin » (p. 407).

La ferme lucidité d'Etty s'exprime clairement aussi dans la perception qu'elle a des vitesses respectives des grandes manœuvres adverses dans cette Seconde guerre mondiale. En particulier la lente progression des forces Alliées par rapport à la destruction des Juifs d'Europe. Si elle espère, bien sûr, ardemment la victoire des Alliés, elle sent comme une évidence que cette victoire, si elle est probable, arrivera pourtant trop tard pour empêcher l'extermination en cours. Elle exprime très nettement ce décalage et c'est pourquoi elle écrit le 23 juillet 42 : « Je ne crois guère à un secours extérieur, cela n'entre pas dans mes prévisions. Les Anglais, les Américains, les révolutions, Dieu sait quoi d'autre. On n'a pas le droit d'y accrocher tous ses espoirs » (p. 695 et aussi p. 679).

Ce fameux 3 juillet 1942, elle s'inclut elle-même dans cette horreur et regarde la mort en face. C'est la première fois de sa vie, mais c'est définitif. Elle prendra sa part dans ce qu'elle appellera ensuite un « destin de masse ». Ce « destin de masse » devient pour elle une réalité existentielle qu'elle regarde en face, sachant résolument qu'elle y aura sa part, puisqu'elle a décidé librement de ne rien faire pour tenter d'y échapper. Quand on lui propose de prendre un petit emploi de couverture au Conseil juif d'Amsterdam, elle voit tout de suite ce qu'il peut y avoir de trouble dans le comportement de beaucoup de ceux qui s'y pressent. Et elle lâche ce constat des plus lucides aussi : « Et d'ailleurs : les membres du Conseil auront leur tour, tôt ou tard » (p. 679).

Cette lucidité n'est pas froide et distanciée, car Etty est au contraire profondément affectée par ce qu'elle saisit ; non, c'est *l'absence de peur* qui permet de nommer clairement l'impensable tout en s'y incluant soi-même. Une fois arrivée au camp de Westerbork, elle fera de même avec la souffrance de tous ceux qu'elle croise et avec ses propres souffrances : des récits sans détour, dénués de peur, mais sobres et délicats.

Par contraste avec ce réalisme d'Etty, je pense à ce que dit aujourd'hui le chercheur et philosophe Jean-Pierre Dupuy. Il a beaucoup réfléchi sur les catastrophes qui risquent de survenir en ce 21ème siècle, étant donné le cours que nos sociétés ont pris. On *devrait* pouvoir les anticiper en osant les « regarder en face », si je puis dire, afin que, précisément, elles n'aient *pas* lieu. Mais, dit-il, « admettons que nous soyons certains, ou presque, que la catastrophe est devant nous, [...] Le problème est que nous ne le *croyons* pas. Nous ne croyons pas ce que nous savons.[...] Même lorsqu'ils sont informés, les peuples ne croient pas ce qu'ils savent. [...] La peur de la catastrophe n'a aucune force dissuasive ». Autrement dit, les représentations qu'on s'en fait restent purement intellectuelles, virtuelles, et on ne s'inclut pas soi-même dans ces représentations.

2 - La vive attention

C'est avec ce réalisme lucide dont Etty Hillesum est capable à un degré exceptionnel, qu'elle aspire en même temps à l'écriture poétique. Combien de fois ne dit-elle pas qu'elle voudrait être poète !

C'est même une prière, une supplique qu'elle adresse à Dieu. Comme ce 15 septembre 42, quelques heures avant le mort de Spier: « Pourquoi ne m'as-tu pas faite poète, mon Dieu ? » (p. 714). La poésie, c'est évidemment la tension du langage, des mots de tous les jours, vers ce qui les dépasse et qui est de l'ordre de la totalité de l'existence et de son mystère.

Il n'y a pas de création poétique s'il n'y a pas d'abord une attention, une fine et vive attention à ce qui nous entoure et nous arrive, comme à ce que nous ressentons exactement alors. Etty capte des instantanés des expressions sur les visages, des fleurs, des oiseaux, du ciel au-dessus de la lande de Westerbork,... Les petits narcisses blancs « qui rayonnaient comme des étoiles », la petite rose-thé fanée « ressemble maintenant à une jeune fille phtisique, diaphane, élevée dans la misère », les branches de châtaignier ont « leurs petites mains blanches [qui] se tendent vers le ciel dans un geste gracieux mais aussi de suppliante », une rose jaune est « épanouie à ses dernières limites et me regarde, béante, de son grand œil ». A Westerbork, elle va « rendre visite aux mouettes, dont les évolutions dans les grands ciels nuageux suggèrent l'existence de lois, de lois éternelles d'un ordre différent de celles que nous produisons, nous autres humains » (p. 871).

Il faut préciser que si Etty est capable d'une si vive attention, c'est parce qu'elle s'est libérée de toute angoisse quant à son propre sort. Du coup, tous ses sens et son esprit sont disponibles pour accueillir en son monde intérieur tout ce qui vient du monde extérieur. Mais aussi pour transformer la vision de ce monde extérieur par ce qu'elle appelle « l'urgence d'une impulsion purement poétique de matérialiser au moins une parcelle de ce trésor d'images que l'on porte en soi » (p. 723).

L'attention d'Etty est devenue une attention amoureuse, ou mieux, amorisée. On l'a déjà senti dans les exemples que je viens de citer. C'est plus fort encore dans celui du jasmin qui dépasse le toit du garage à Amsterdam: « Au milieu de toute cette grisaille, et de cette pénombre boueuse, il est si radieux, si immaculé, si exubérant et si tendre, une jeune mariée téméraire égarée dans un bas quartier » (p. 640). Elle écrit cela deux jours après l'annonce à la radio britannique des 700 000 juifs déjà tués...

3- Un peu du « point de vue » de Dieu

« Mais si, je suis poète », s'écrie-t-elle quand même le 15 septembre 42, « je n'ai qu'à attendre patiemment que se lèvent en moi les mots qui porteront le témoignage que je crois devoir porter, mon Dieu : qu'il est beau et bon de vivre dans ton monde, en dépit de ce que nous autres humains nous infligeons mutuellement » (p. 714). Avec toute l'impatience de son désir si absolu et avec toute la patience d'attendre que cela mûrisse en elle, Etty écrit ce qui se transfigure en elle, puis repart aussitôt vivre jusqu'au bout ce qu'elle vient de formuler. Et ainsi de suite. Pour éprouver toujours plus et dire encore mieux combien la vie est belle et bonne malgré toute souffrance et toute violence. Elle garde toute sa ferme lucidité sur le sort qui attend le millier de personnes que chaque convoi du mardi matin emporte de Westerbork vers la Pologne, sachant que son tour viendra aussi. Et en même temps, les mots si précis pour décrire ces départs et toute la détresse des gens, ces mots sont ceux d'une tendresse qui les enveloppe tous. C'est très fort dans la longue lettre du mardi 24 août 1943, par exemple. Ou bien, relisez dans son journal le samedi 3 octobre 1942 quand, clouée au lit à Amsterdam, elle aspirait déjà avec tendresse à devenir « le cœur pensant de la baraque » (p. 750-751).

Quand elle exprime, avec la fine précision dont elle devient capable, l'intensité de sa vie intérieure, toujours reliée au monde extérieur, elle trouve des images qui sont d'une grande beauté. Par exemple : « Telles des pierres scintillant sur le velours sombre de ma mémoire, toutes mes impressions sont là » (p. 758). Ou encore dans une prière à Westerbork : « la houle de mon cœur s'est faite plus large depuis que je suis ici, plus animée et plus paisible à la fois, et j'ai le sentiment que ma richesse intérieure s'accroît sans cesse » (p. 898). Ces images parlent directement au lecteur, à la lectrice, parce que leurs éléments sont tirés tout simplement de ce que nous connaissons tous : le libre vol des mouettes, les fleuves qui s'engouffrent, les vastes plaines au-delà des broussailles, les hautes montagnes, l'écluse, un oiseau pris au piège, l'herbe qui se lève, un jouet égaré, un tronc d'arbre puissant, etc.

Le texte d'Etty porte une dimension qu'il nous appartient de déceler dans notre propre vie, non pas intellectuellement mais comme une expérience sensible, du moins commençante ou secrètement désirée. Il faut donc laisser entrer en nous ce texte pour le laisser aller à notre rencontre et pour grandir vers lui.

L'expérience extrême dont Etty nous fait part, c'est sa participation lumineuse au « point de vue » de Dieu. Elle a pris soin de Dieu en elle au milieu de la Shoah, et Dieu s'est laissé dire par elle. Une joie étrange, grave et légère, porte et enveloppe toute sa souffrance dans ce « destin de masse ». Cette joie indéfinissable est « la signature inimitable de Dieu », disait Pierre Ganne'

Quand aujourd'hui, nous ressentons quelque chose de cette joie étrange, malgré tout, en lisant Etty Hillesum, il y a là un signe qu'il faut accueillir et méditer. Cette joie-là ne trompe jamais.

i Toutes les citations renvoient à l'édition intégrale, *Les Ecrits d'Etty Hillesum, Journaux et lettres, 1941-1943*, Editions du Seuil, Paris, 2008.

ii Jean-Pierre Dupuy, *Pour un catastrophisme éclairé. Quand l'impossible est certain*, Ed. du Seuil, Paris, 2002, p. 141-144.

iii Pierre Ganne, *Révélation de Dieu, révélation de l'homme*, Ed. Anne Sigier, Sillery (Québec), 2002, p. 251.